Sixième Année. — N° 8 8 JUIN 1884

# LE RÉVOLTÉ

POUR LA SUISSE

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 centimes.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'EXTERIEUR

Un an . . . . . Fr. 5 20
Six mois . . . . . » 2 65
Trois mois . . . . . » 1 35

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : rue des Grottes, 24, GENEVE

SOUSCRIPTION PERMANENTE
pour la propagande socialiste-révolutionnaire

Reçu de *J. M. à Fribourg : 2 fr. 50.* — de *la Section de Lausanne : 10 fr.*

## Autorité et Organisation

IV

Nos derniers articles portant ce titre nous ont valu une série d'objections que nous allons essayer d'analyser, et auxquelles nous tâcherons de répondre le plus clairement possible.

D'abord, on nous dit : « Qu'avons-nous à nous occuper de ce qui se passera demain ? Nous avons assez à faire de combattre de la lutte présente, sans avoir à chercher ce que nous ferons après. Ne perdons pas notre temps à rêvasser sur des utopies quand le présent est là, qui nous étouffe. Luttons d'abord contre la société actuelle ; quand elle sera renversée nous verrons ce que nous aurons à faire ».

Voilà un des reproches qui nous a été fait.

Comme nous l'avons dit déjà, chaque fois qu'il nous a été donné de traiter ce sujet, il ne rentre pas dans notre idée de créer un nouveau système social que l'on devra appliquer au jour de la révolution ; si telle était notre idée, on aurait raison de nous reprocher de perdre notre temps à des futilités. Nous irons même plus loin : à celui qui aurait cette prétention nous n'hésiterions pas à dire qu'il fait œuvre de réactionnaire, car vouloir créer un cadre tout prêt à la société future, serait faire œuvre de rétrograde, ce serait vouloir l'entraver dans son évolution, ce serait prétendre mettre des bornes au progrès et vouloir l'empêcher d'aller au delà de l'espace que votre propre vue vous permet d'embrasser.

—

Mais telle n'est pas notre intention en entreprenant cette série d'articles, nous n'avons pas, et nous défions qui que ce soit de trouver quelque chose pouvant faire supposer que telle était notre idée. Loin de vouloir démontrer ce qui *devra* être dans la société future, nous voulons démontrer — puisque l'on nous objecte toujours que les individus ne pourraient s'entendre s'ils n'avaient une autorité pour les conduire — que cette autorité, au contraire, leur serait nuisible ; nous avons voulu démontrer qu'une société peut parfaitement se mouvoir sans les différents accessoires dont les autoritaires veulent à toute force la doter, nous avons cherché à faire comprendre que les individus pouvaient se grouper pour les divers besoins de leur existence, sans autorité parmi eux ; quand aux modes de groupement, nous les avons laissés de côté, les individus devant être les seuls juges du mode de groupement qui leur convient.

En un mot, nous avons essayé de démontrer aux individus *ce qui ne devait pas être*, ce qu'ils devaient empêcher d'établir au jour de la révolution s'ils ne veulent pas avoir combattu pour changer seulement la forme du joug qui les attache à la glèbe et à la machine.

—

Ce qui nous fait considérer cette discussion comme très utile c'est que, si les révolutions passées ont si piteusement échoué, si les intrigants ont pu faire tourner la victoire à leur profit, c'est que la masse justement s'était uniquement préoccupée des besoins de la lutte présente. Son idéal, son désir, le but pour lequel elle combattait c'étaient la liberté et le bien-être. Sous quelles formes devaient-ils lui venir, elle ne s'en était pas occupée ; on lui avait parlé République en lui faisant entrevoir tout un monde de félicités, cela avait suffit, elle avait combattu pour la République en laissant aux *initiés* le soin de lui organiser son bien-être et sa liberté, ce dont ceux-ci avaient profité pour lui remettre le joug qu'elle venait de briser. Il ne doit plus en être ainsi, il faut, quand la masse descendra dans la rue, qu'elle sache ce qu'elle veut, de manière qu'elle ne se laisse plus conduire.

Certes, il est facile de dire : « Ne nous occupons pas de ce qui se passera demain, chaque jour fournit à sa tâche, occupons-nous de détruire ce qui nous gêne, nous verrons après ». Que nos amis qui nous tiennent ce raisonnement nous permettent de le leur dire, ce n'est pas de cette façon que l'on fait des adhérents convaincus, sachant *ce qu'ils veulent*, incapables de se laisser détourner de leur voie par les phraseurs. C'est parce que l'on ne fait les révolutions qu'à coups d'idées, que nous voulons déblayer complètement le terrain sur lequel nous voulons combattre, que nous cherchons à débarrasser notre route de tous les préjugés qui entravent notre marche et essayons de former une conviction solide chez ceux que nous cherchons à convaincre.

—

Il ne faut pas que, dans la prochaine révolution, on fasse mouvoir la masse avec des mots ; il ne faut pas que, sous l'épithète « Anarchie », on lui fasse avaler tous les systèmes possibles, il faut que les travailleurs sachent avant, ce qu'ils auront à faire pendant et après le combat — non pas éclairés de tous points et dans tous les détails de ce qu'ils auront à faire, cela est impossible, ce sont les circonstances qui doivent les guider dans les besoins de la lutte, mais il faut qu'ils sachent *tout ce qu'ils devront empêcher* s'ils ne veulent pas que la victoire leur échappe encore. Si, dans les révolutions passées, on s'était préoccupé avant de ce qui devait se passer après, nous n'en serions peut-être pas à recommencer aujourd'hui. Il ne faut pas que les mêmes fautes se reproduisent, il faut que nos idées soient discutées et bien élucidées afin que la masse ne se laisse plus aller à subir un état de choses qui serait la négation du but pour lequel elle aurait combattu. Il n'y a que quand on sait bien ce que l'on veut, que l'on fait de la bonne besogne.

Nous avons le présent contre lequel il faut lutter de toute notre énergie, nous dit-on ; cela est vrai, nous le reconnaissons, mais, dans la propagande que nous faisons il y a place pour toutes les énergies, pour tous les tempéraments. Que les impatients, que ceux qui brûlent de se mesurer avec l'organisation actuelle et ne veulent pas entendre parler de rien autre, que ceux-là, agissent selon leur tempérament, nous n'y voyons aucun mal, au contraire, et le *Révolté* ne sera jamais le dernier à applaudir aux coups portés, à leur apporter son concours s'il est nécessaire ; seulement nous envisageons la lutte sous un plus large aspect, nous l'envisageons sous toutes ses faces et nous trouvons que pour opérer une transformation aussi profonde que nous la voulons, il n'est pas de trop de toutes les aptitudes, de tous les dévouements, n'importe la forme sous laquelle ils se produisent, du moment qu'ils ont pour but la destruction d'un préjugé, l'élucidation d'une vérité. C'est cette division naturelle et spontanée du travail qui, permettant à toutes les initiatives de se produire, nous facilitera la destruction de la société actuelle en nous mettant à même de l'attaquer de tous les côtés à la fois.

—

D'autres compagnons nous disent : « mais s'il n'y a plus *rien*, rien que l'Anarchie, comment fera-t-on pour empêcher les anciens patrons, propriétaires et gouvernants qui se ligueraient pour rétablir la propriété individuelle et l'autorité ? Si la révolution venait à être victorieuse dans un pays quelconque, comment ferait-on pour la défendre contre les autres puissances qui ne manqueraient pas de l'attaquer, si les individus restent éparpillés et n'ont pas une force qui les relie, comment empêchera-t-on les crimes ? comment empêchera-t-on les fous de nuire ? »

Si les compagnons qui nous font ces objections, avaient bien voulu réfléchir à la somme d'énergie qu'il aura fallu que la masse dépense pour arriver à faire triompher la révolution sociale, s'ils avaient réfléchi que la plupart des inconvénients qu'ils redoutent ne sont que le produit de l'organisation antagonique actuelle et doivent disparaître avec elle, ils auraient compris que ces objections ne peuvent nullement arrêter la propagande, mais comme on gagne toujours à élucider une question, nous allons y répondre.

Comment veut-on que les anciens gouvernants, propriétaires et patrons, essaient de rétablir leur autorité ainsi la que propriété individuelle, quand les forces qui les soutiennent actuellement n'auront pu empêcher leur renversement, se trouveront détruites ou dispersées, qu'ils en seront réduits à leurs seules forces ? Du moment que les travailleurs auront été assez forts pour détruire toute l'organisation actuelle qui pèse de tout son poids sur eux, ne croyez-vous pas qu'ils le seront assez pour empêcher qu'elle se reforme? Le danger ne serait-il pas au contraire dans la possibilité que les rétrogrades auraient de s'emparer du pouvoir, si les travailleurs étaient assez bêtes pour en laisser créer un, et de les voir s'en servir à leur profit ? Poser la question c'est la résoudre, nous ne nous y arrêterons donc pas davantage.

—

Quant à ce que les gouvernements tombent sur le dos du peuple qui serait parvenu à faire triompher la Révolution Sociale, cela ne ferait aucun doute, s'il était possible de localiser la

révolution. Mais comme la révolution sociale ne peut vaincre qu'à condition qu'elle soit internationale, comme les travailleurs n'arriveront à se débarrasser de leurs exploiteur qu'à condition qu'ils feront abstraction de ces lignes fictives qui les séparent et, abjurant les haines idiotes que leurs exploiteurs leur ont soufflées, pour les armer les uns contre les autres, se prêteront la main pour accomplir cette besogne salutaire, la destruction des parasites, comme la révolution sociale, en un mot, ne peut être le fait d'une nation plus que d'une autre, mais doit s'étendre à l'humanité entière, il s'ensuit que la révolution ne peut se localiser et qu'elle pourra éclater sur plusieurs points à la fois, ou l'un après l'autre, selon les circonstances qui feront naître ces divers mouvements. Mais, somme toute, comme ces causes agiront sur tous les points en produisant les mêmes effets, chaque gouvernement sera assez occupé chez lui sans avoir à s'occuper de ce qui se passe chez ses voisins.

Envisagée à ce point de vue, la révolution sociale ne nous apparait plus que comme une longue suite de combats avec des alternatives de défaites et de victoires pour les travailleurs, de sorte que ce que l'on appelle improprement le lendemain de la révolution se trouve indéfiniment éloigné, car la révolution peut durer un siècle, comme elle peut se terminer en quelques années (de sorte que c'est la révolution elle-même, qui nous tiendra lieu de cette période transitoire que réclament les collectivistes). Mais ce serait une erreur de croire que le bouleversement du vieux monde, tel que nous le comprenons, puisse être l'œuvre d'une journée ou deux, ce serait fortement s'illusionner de croire qu'il n'y aura qu'à renverser un gouvernement ou deux et une demi-douzaine de décrets à lancer pour établir le nouvel état de chose. Si elle était envisagée à ce point de vue, la Révolution sociale amènerait beaucoup de désillusions. La lutte sera longue et pénible, elle ne prendra fin qu'avec la destruction de la dernière [illegible] de propriété individuelle, avec le dernier vestige d'autorité sur la terre.

—

Quant aux crimes, à de rares exceptions près, on n'est pas criminel pour le simple plaisir de commettre un crime. Dans la société actuelle, la plupart des crimes ne se commettent que par intérêt ou pour des causes qui dérivent de la mauvaise organisation sociale actuelle. Que l'on fasse disparaître ces causes et les crimes qu'elles engendrent disparaîtront avec elles.

Pour les criminels dont les actes ne paraissent avoir aucuns mobiles explicables, et ne paraissent avoir agi que pour le plaisir de tuer ou tout autre sentiment de férocité, malgré que l'on n'aurait pu trouver chez leurs auteurs, de traces appréciables, de l'altération du cerveau, il n'en est pas moins acquis, pour le médecin, pour le savant qui cherchent réellement à savoir et dont la science ne consiste pas à se créer une situation magnifique, en flagornant la société ou en se faisant pourvoyeurs de bourreau, pour le savant désintéressé il est hors de doute que ces individus ont sûrement obéi à des impulsions indépendantes de leur volonté et que, pour n'être pas perceptibles à la science actuelle, ces lésions du cerveau de l'individu n'en existaient pas moins, et que leur cas relevait plus spécialement de la science que du bourreau.

Il est évident que si ces cas se produisaient dans la société future, les individus seraient toujours en état de légitime défense contre ceux qui voudraient attenter à leur sûreté ; mais alors, que l'on se défende au moment où cette attaque se produit, que l'on ait au moins le courage de ses actes, que l'on n'aille pas s'abriter derrière une fausse morale, derrière des entités qui ne servent qu'à masquer votre couardise et vous fait faire avec parade et ostentation ce que vous prétendez punir chez l'individu dont vous vous êtes érigés les juges. Belle logique vraiment qui consiste à tuer un individu, sous prétexte de lui apprendre à ne pas tuer.

—

Quant à nous, nous sommes certains que ces faits doivent disparaître dans la société future, la nature de l'homme n'est pas d'être malade et d'avoir un cerveau détraqué ; toutes les maladies, toutes les affections cérébrales, ne sont que le produit des mauvaises conditions d'existence que la société crée à l'individu, elles doivent disparaître quand l'homme sera revenu dans des conditions normales d'existence.

Certes, ces anomalies ne disparaîtront pas tout-à-coup, avec les causes qui leur ont donné naissance, l'hérédité les continuera pendant un certain temps, mais, elles iront toujours en s'affaiblissant, car là encore, la révolution sera venue exercer son influence salutaire, quoique cela puisse sembler paradoxal.

Les médecins, en effet, ont remarqué que dans les périodes troublées, les maladies, les épidémies avaient beaucoup moins de prise sur les populations en effervescence, et cela est vrai, la lutte, le mouvement, l'enthousiasme, tout cela développe les forces vitales de l'individu et le rend moins vulnérable aux coups de la maladie.

La longue période révolutionnaire que l'humanité aura à traverser, en exaltant chez l'individu toutes les passions qui lui donnent la vitalité, contribuera pour une bonne part à l'élimination de ces germes morbides qui entraînent l'humanité à sa décadence. La société future, en ramenant à l'homme à ses conditions naturelles d'existence, l'affranchira de la maladie et le remettra dans la voie du progrès.

# MOUVEMENT SOCIAL

## France

Les élections sont terminées ; comme dans les élections précédentes, le parti soi-disant ouvrier, à force de restrictions, à force de concessions est parvenu à faire nommer quelques-uns des siens, dans les conseils municipaux de certaines localités, à force de fourrer des candidats dans tous les coins, ils sont parvenus à raccrocher quelques voix de plus qu'aux dernières élections ; là-dessus jubilation générale parmi les candidats présents ou futurs qui se voient déjà tous nommés.

A Paris, les blanquistes ont fait nommer Vaillant, et les possibilistes Chabert, ce vieux jésuite qui sait si bien se mettre à la portée de son auditoire, modéré si l'auditoire est modéré, révolutionnaire s'il est au milieu d'un public révolutionnaire, pour notre part nous l'avons vu changer trois fois d'opinion dans le même discours, — il n'avait pu saisir du premier coup l'opinion de la salle. Maintenant qu'il a mis le pied dans ce milieu politicien, nul doute qu'il n'y fasse son chemin.

Par contre, Jeoffrin, le seul, l'unique Jeoffrin est par terre, par la faute de deux cents lâches, dit une adresse de condoléances, qu'un groupe de ses amis lui a envoyée, qui ne sont pas dignes d'être électeurs (les 200 lâches, pas les signataires). Le pauvre homme, il est malade d'une candidature rentrée, on a été forcé de l'opérer. C'est le *docteur* Brousse, ami personnel du malade, qui s'était chargé de l'opération, elle a très bien réussi. On a extrait les 200 voix qui avaient manqués. Mises dans un *bocal* (pas de vinaigre, ne confondons pas) pour les conserver, on espère réussir à les faire servir aux prochaines élections. « Le malade a supporté l'opération avec calme, ce n'est que sur l'insistance de ses amis qu'il s'est laissé endormir ». Il y a assez longtemps qu'il endort les autres, c'était bien son tour.

* * *

Dimanche a eu lieu la manifestation de la semaine sanglante au cimetière du Père-Lachaise. Plus de 10,000 personnes à ce qu'il paraît s'étaient rendues sur la fosse qui renferme les restes des victimes de la répression bourgeoise.

Comme toutes les choses dont le caractère n'est pas nettement défini, de cette manifestation qui était faite par sympathie pour les victimes, pour l'idée de révolte qui avait inspiré leur prise d'arme et attire les foules, partout où il y a à protester contre l'autorité et l'exploitation, les grosses têtes de la Commune, ceux qui ne rêvent qu'écharpes et galons avec accompagnement de « pots de fleurs dans le dos » selon une expression du Père Duchêne, et qui pour arriver à leurs fins, voudraient enrégimenter le peuple, tout ces gens-là, n'ont voulu y voir qu'une manifestation en faveur de ce qu'ils appellent la « Commune », c'est-à-dire eux-mêmes, et pour prétendre que le but du prochain mouvement sera leur réinstallation au pouvoir. La *Bataille*, qui court toujours après son « union », s'est figuré l'avoir aperçue dans la foule qui manifestait son esprit d'indépendance sur la tombe des victimes de l'autorité ; elle en profite pour entonner un long dithyrambe en l'honneur de cette union, et se passer de la pommade dans les cheveux.

N'en déplaise à ces politiciens, la foule en se rendant au Père-Lachaise, allait y saluer ses morts à elle, ces morts anonymes qui seuls, étaient bien la représentation de ses aspirations, elle venait rendre hommage à leur dévouement obscur mais désintéressé, qui a pu se fourvoyer à la défense d'idées qui n'avaient rien à voir avec l'émancipation du Prolétariat, mais qu'eux croyaient efficaces. La foule était venue saluer leur courage mais non faire une ovation aux chefs de cette Commune à laquelle ces *meneurs*, à la recherche de *menés*, voudraient borner les aspirations des travailleurs et qui, sommes toutes n'a été qu'un gouvernement dont les fautes (involontaires nous le voulons bien) ont été pour une bonne part dans la défaite et qui, si elle avait été victorieuse, par la logique fatale de sa situation, serait devenue aussi réactionnaire que les gouvernements qui l'avait précédée ou qui l'ont suivie.

Quant à « l'union », cette manifestation, en effet, elle prouve que dès que l'heure de la lutte sérieuse sera sonnée, toutes ces prétendues divergences d'opinions qui actuellement divisent le prolétariat disparaîtront d'elle-mêmes, car elles n'ont pas de consistance dans la masse n'étant produites que par le fait de quelques ambitieux qui ont su créer ces divisions artificielles pour satisfaire leur vanité personnelle ; mais vienne le moment de la lutte, toutes ces discussions disparaîtront pour faire place à ceux qui voudront agir, ce jour-là l'union sera faite, seulement il est probable que les bases sur les quelles elle se fera ne seront pas du goût de ceux qui la prônent tant aujourd'hui.

* * *

Des discours ont été prononcés sur la tombe entre autres on y a lu deux adresses dont les journaux se sont bien gardés de parler, l'une du journal *l'Affamé* et des groupes de Marseille, une autre du groupe anarchiste d'Armentières, adresse dont la conclusion était que les fusillés de Mai n'avaient pas besoin de monument, pour que leur exemple restat dans la mémoire des opprimés.

Les cordonniers et le groupe *l'Insurgé*, du 3me arrdt en rentrant dans le cimetière ont développé le drapeau noir. Inutile de dire que le cimetière était bondé de policiers, mais comme ces messieurs ne sont braves que quand ils sont dix contre un, en présence d'une foule aussi nombreuse se sont tenus tranquilles.

* * *

Le même jour, c'était monsieur Clémenceau qui rendait compte de son mandat. Il n'y a pas grand chose à relever dans son discours, ce sont toujours les mêmes lieux-communs, les mêmes âneries :

« Vous êtes le nombre, vous avez les droits politiques, vous pouvez réduire la bourgeoisie » a dit monsieur Clémenceau. Ce bon monsieur Clémenceau n'a oublié qu'une chose, c'est qu'avec tous les droits possibles, si on n'a pas les moyens économiques de les exercer, on peut

parfaitement crever de faim dans la société actuelle, ce petit inconvénient à ce qu'il paraît ne compte pas pour Mr Clémenceau.

Les travailleurs sont le nombre, cela est vrai, mais ils ne réduiront la bourgeoisie que quand ils lui en auront fait sentir le poids eux-mêmes et non par l'intermédiaire de députés ; quelqu'un lui a crié « les députés trahissent ».

Non, compagnon, les députés ne trahissent pas, ils sont parfaitement dans la logique de la situation qu'on leur fait ; on en fait des bourgeois, des législateurs, ils vivent donc en bourgeois ils fabriquent des lois et font tout ce qui concerne leur état, tant pis pour ceux qui les ont envoyés là, quand on ne veut pas de maîtres on ne s'en donne pas.

Pour monsieur Clémenceau enfin, il existe bien des classes, mais il ne doit pas y avoir lutte entre elles, la société ayant pour but *d'atténuer* cette lutte. En effet, c'est tout ce que demandent les bourgeois ; s'ils pouvaient arriver à ce que les travailleurs soient broyés sans s'en apercevoir, l'déal d'*atténuation* qu'ils veulent atteindre serait complet. Allons donc, monsieur Clémenceau, quand vous nous aurez démontré que l'intérêt du patron est identique à celui de l'ouvrier, que l'intérêt du locataire est identique à celui du propriétaire, celui du marchand avec celui de l'acheteur, et celui des gouvernants avec celui des gouvernés ; quand vous nous aurez démontré que ces conflits qui éclatent de temps à autre entre exploiteurs et exploités sont des preuves de bons rapports d'une classe à l'autre, quand vous nous aurez démontré cela, nous croirons à la parfaite harmonie entre le loup et l'agneau, à la solidarité d'intérêts entre employeurs et employés.

* * *

A Paris, il y a eu l'expulsion du compagnon Lombardi, qui a été expulsé à cause de ses idées anarchistes. Puis, les condamnations des compagnons Capt et Millet, pour l'affaire de la correction des deux mouchards. On a empêché le compagnon Capt de lire la défense qu'il avait préparée. Il a été condamné à 1 mois de prison et Millet à 15 jours Tous deux ont affirmé leurs convictions anarchistes et se sont retirés en criant : Vive la Révolution, vive l'Anarchie.

* * *

A Lyon, le compagnon Bardin, gérant de *l'Alarme*, s'étant vu confirmer par défaut, le jugement qui le condamnait à 2 ans de prison, *l'Alarme* disparaît pour faire place au *Droit Anarchique*

A Bordeaux, les compagnons Marné et Guérin ont été acquittés.

---

Le *Journal Officiel* annonce l'interdiction de la circulation de la *Freiheit* en France, décidée par le conseil des ministres du 27 Mai. En voilà une bonne ! Quel mal la *Freiheit* peut-elle avoir fait à ces bons paysans chrétiens et à ces heureux ouvriers industriels *Chagotés* de la France qui l'ont sans doute étudiée bien attentivement et y ont puisé leur haine contre ces imposteurs qui nous gouvernent. Parions qu'en toute la France il n'y a pas deux douzaines de lecteurs de ce journal (la plupart des ouvriers allemands qui s'y trouvent s'occupant fort peu de la question sociale), et que tout aussi bien que les nombreux lecteurs du *Révolté*, ils le liront aussi bien après qu'avant l'interdiction. Sont-ils sots ces gouvernants pour ne pas comprendre qu'avec le développement des relations internationales actuelles il est tout-à-fait impossible de réussir à empêcher l'entrée de quoi que ce soit dans un pays. Mais il y a encore un autre côté de la question. S'il est bien évident que ce n'est pas pour les Français qu'on a prononcé cette interdiction, il est clair que c'est dans le but d'être agréable à Mr de Bismarck qu'on a commis cette lâcheté.

Ils sont bien tous les mêmes ces gouvernants, républicains ou monarchistes, exploiteurs jusqu'au bout des ongles, un intérêt commun les rapproche, et, pour maintenir leur exploitation, les plus républicains n'hésiteraient pas à se jeter dans les bras du premier prétendant venu si la société (capitaliste) était en péril.

## Italie

—

Tous les gouvernements se ressemblent et se valent, mais celui d'Italie est je crois, le plus jésuite de tous. Ici, sous l'égide de la liberté de la presse, de réunion et de parole, ces droits qui sont les plus naturels de l'homme, sont violés tous les jours de la façon la plus révoltante. On voit bien que cette liberté apparente est donnée pour provoquer les esprits, c'est-à-dire de leur faire faire en public ce qu'ils feraient en cachette, afin de pouvoir ainsi les attraper mieux.

Exemple à la liberté de la presse : On ose faire un journal anarchiste, il est aussitôt supprimé et ses rédacteurs fourrés en prison. — C'est le cas, à cette heure de la *Question Sociale* de Florence, qui a été saisie et dont le gérant a été condamné à 21 mois de prison et 2,000 fr. d'amende.

Pour la liberté de réunion, c'est quelque chose de mieux. Si jamais 4 ou 5 anarchistes se réunissent dans un local public ou privé, la police intervient de suite et les emmène tous en prison. Pour la liberté de parole elle a pour conséquence *l'Ammonizione*. Il faut que je vous explique ce qu'est *l'Ammonizione* : Un sergot quelconque dénonce au juge, par exemple, que tel individu professe des principes anarchistes et fait de la propagande pour ces idées, de suite l'individu dénoncé est appelé chez le juge et reçoit un papier *d'Ammonizione* (qui pour nous est un diplôme d'honneur) et, une fois ce papier délivré, les individus ne disposent plus des droits civils, tant que cela fait plaisir au juge, c'est-à-dire, indéfiniment.

L'*ammonito* n'a pas le droit de participer ni directement ni indirectement à la chose publique — peine légère — il ne peut fréquenter aucun local public, tel que café ou restaurant ; il ne peut sortir de son lieu de résidence, même pour aller à la campagne, sans une permission spéciale du juge ; il lui est défendu d'aller avec un autre *Ammonito* ou bien avec d'autres internationalistes qui ne seraient même pas *ammoniti* ; il faut qu'il rentre toujours chez lui avant la nuit, etc. Inutile de vous apprendre que celui qui contrevient à ces prescriptions est condamné à l'emprisonnement,

En Sicile, dans le Napolitain, en Romagne, et dans la Toscane on compte par milliers ces *ammoniti* pour causes politiques — Dernièrement à Livourne, parmi les individus dénoncés pour recevoir *l'Ammonizione (incredibilia sed vera !)* (*) il y avait deux évêques !

Depuis quelque temps en Italie, plusieurs fédérations anarchistes font une certaine agitation en faveur de la candidature Cypriani. Tout en admirant le but de nos compagnons nous ne pouvons aider ni approuver la chose parce qu'elle est en contradiction avec nos principes. — Pourquoi continuer d'égarer la masse en lui faisant prendre part à quelque mystification politique que ce soit, et continuer à accréditer dans son cerveau les préjugés qui lui ont été inculqués par une société pourrie, nous devons au contraire chercher à extirper les racines de ces préjugés et chercher à la tourner vers la révolution. Et puis, nous ne comprenons pas comment on pourrait espérer que la même loi qui a condamné Cypriani à 20 ans de galère, pour la seule faute d'avoir défendu sa vie pour continuer de la dépenser au bénéfice de la cause des opprimés, pourra le mettre en liberté.

Et quand même, en admettant, ce qui n'est pas possible, que Cypriani puisse recouvrer sa liberté à ce prix, cela pourrait-il compenser la diminution morale qu'aurait à souffrir notre parti ? Il faut se rappeler que ce qui rend un parti fort et respecté, c'est la rectitude de caractère, et nous sommes sûrs que le fort, le fier, l'honnête *Galérien* de Porto-Longone refuserait avec mépris une liberté qui lui serait acquise à tel prix ! . . .

Cypriani doit être délivré par la force et non par le bulletin de vote, qui ne sert qu'à rendre plus lourde la chaîne de milliers d'autres esclaves blancs.

Pleins de confiance dans la plus grande bonne foi de nos compagnons, nous les prions de renoncer à continuer cette agitation électorale.

Il vient de se juger au tribunal militaire de Naples, un procès dont la gravité préoccupe tout le monde bourgeois. Voici ce qui s'est passé :

Un charmant garçon de Calabre, dont la vie témoigne qu'il était plein de cœur. Aimé et très estimé de ses amis et de ses parents, fier d'amour-propre et chaud de liberté ; mais après deux années de service militaire, il changea moralement ; il devint triste et il ne pensa qu'à la vengeance. Ses chefs avec leur autorité et leurs injustices aigrirent son caractère. Une nuit il saute furieux de son lit, attrape son fusil et commence à tirer de droite et de gauche ; c'était le moment de sa vengeance, il ne respectait plus personne, même ses amis. — Il en a tué sept ; il en aurait peut-être tué cent, mais un soldat qui s'était caché sous un lit, profita d'un moment où il avait son fusil déchargé pour lui sauter dessus et l'attrapper par derrière.

Je demande quelle a été la cause que ce garçon est devenu assassin ? . . . La société, oui, cette même société qui mainteuant pour venger les tués, se fait bourreau à son tour et tue celui qui a tué.

Et puis, je fais encore une autre demande ! Quand cet assassin aura été fusillé, qui sera le plus abominable, lui qui aura tué dans un moment de folie furieuse, ou bien les juges qui auront longtemps prémédité leur coup.

## Autriche

—

Le compagnon Armin Prager, rédacteur du journal anarchiste le *Radical* de Buda-Pesth a été condamné à 15 mois de prison et 1500 fr. d'amende ; Oh, la belle liberté en Hongrie !

Cette même bourgeoisie hongroise qui était si avide de la liberté de son pays, de l'autonomie de la « race hongroise », est une des pires pour l'oppression des habitants des autres langues qui se trouvent sur le territoire des « royaumes ». Comme le gouvernement central de cet empire bigarré, qui fournit les moyens d'existence aux fainéants qui s'appellent Hapsbourg, a toujours bien soin d'exciter selon ses forces les jalousies et les haines nationales chez ses « bienheureux sujets », il a joint au royaume Hongrie, la Croatie, pays slave, ayant des intérêts tout-à-fait divergents de ceux de la Hongrie. L'oppression de la part des Hongrois a encore amené des émeutes en Croatie, émeutes patriotiques, qui commençaient pourtant à prendre des couleurs socialistes, grâce à l'activité de quelques socialistes. Aussi, les émeutes, provoquées d'abord par des bourgeois ambitieux, ont-elles bientôt cessées. Mais, cette bourgeoisie, qui crie toujours tant : Il nous faut la liberté ! avait juré de se venger des socialistes et, quand les arrestions arbitraires en Autriche avaient fait trouver quelques lettres par-ci, par-là, on en a fabriqué un tissu de mensonges semblables à ceux du gouvernement français dans le procès de Lyon et, déduisant de l'existence d'aspirations analogues et d'une correspondance plus ou moins suivie entre quelques hommes en harmonie d'idées, à une organisation secrète dont ils doivent être les membres, on les condamnent à de longues années de travaux forcés. C'est ainsi, que des ouvriers qu'on avaient arrêtés il y a quelque temps à Agram, deux ont été condamnés à 6 ans de travaux forcés pour avoir distribué des imprimés socialistes et pour avoir cherché à fonder des groupes secrets, Deux autres accusés ont été acquittés. Vive la « Justice » bourgeoise ! qui est la même partout.

—

Nos lecteurs se rappellent que l'orateur de la réunion, à la sortie de laquelle un chef-mouchard, — le nommé Hubek — avait été exécuté, avait été arrêté sous l'inculpation d'être l'exé-

(*) Incroyable mais vrai.

cuteur dudit mouchard et avec lui un autre ouvrier, Oudra. Tous les deux viennent d'être jugés. Oudra a été acquitté, (après 6 mois de prison préventive toutefois !), Schaffauser, l'orateur de la réunion en question a été condamné à deux ans de réclusion, pour avoir assisté Kammerer (qu'on accuse maintenant d'être l'exécuteur de Hubek) dans cette exécution (par son discours sur la situation de l'ouvrier dans les temps antiques et modernes, prononcé devant une réunion ouvrière ?). Qu'on remarque bien encore ce procédé de juger à part le « complice » d'une action et « l'auteur » de cette même action ? Est-ce que pour bien établir la « culpabilité » du prétendu auteur, il a fallu auparavant établir celle du prétendu complice ?

Oh, la belle Justice !

## Allemagne

Ainsi, c'est décidé, la loi contre les socialistes a été prolongée par la majorité du Reichstag. Toutes les propositions de changement ont été enterrées sur l'ordre du gouvernement. Grand bien vous fasse, messieurs les auteurs de cette ignominie !

Mais, le pauvre Bismarck est si nerveux, qu'il est diablement difficile à contenter. Il veut encore une loi contre les anarchistes. Aussi son beau-frère, le ministre de l'intérieur, Mr de Puttkammer, — qui n'est pas sans mérite sur le terrain de l'agriculture, dit-on, et qui, en conséquence doit s'y connaître à l'élevage des moutons, — a-t-il annoncé pendant les débats de la loi contre les socialistes, qu'il soumettra prochainement au Reichstag, une loi spéciale contre les anarchistes ; il prétend d'autant plus se presser, que le parti libéralement pensant, (que le « bon dieu » les garde ces « libres-penseurs »), était résolu de présenter une loi pareille ; or, c'est un honneur dont le gouvernement est naturellement trop jaloux, pour en laisser l'intiiative à un parti, quel qu'il soit. C'est épatant pourtant, dans un pays où il n'y a pas d'anarchistes, — d'après le dire unanime de tous les politiciens, depuis Mr Windthorst jusqu'à Mr Liebknecht — de vouloir faire une loi d'exception contre un ennemi qui n'existe pas. Hein ? Enfin, nous y verrons à l'œuvre tous ces bons étatistes et pour sûr, jamais loi n'aura été acceptée au Reichstag avec une telle unanimité par *tous* les partis. Malheureusement pour eux, cette loi ne servira pas plus au but qu'on se propose que toutes les autres qu'on a employées jusqu'à ce jour. Tout ce qu'on a réussi à faire avec ces persécutions, c'est de créer de nombreux adhérents au parti anarchiste, et tout ce qu'on réussira à faire avec de nouvelles lois ce n'est que d'augmenter le nombre de nos partisans, parce qu'il y a une chose de sûre, c'est que la voie liberticide sur laquelle le gouvernement de l'Empire allemand se trouve, il n'y a point d'arrêt ; tout ce qui rappellera par le plus petit trait ce spectre : *Liberté*, il faudra qu'il tombe ; il est donc logique que Bismarck songe à un changement de la constitution trop libérale (! ?) etc., etc. Oui, c'est la loi naturelle de l'histoire — il faut que tous ce qui rappelle le progrès disparaisse, et les hommes qui le défendent avec, ou, il faut que la forme gouvernementale tombe et quelques têtes gouvernantes avec.

Qui périra, monsieur le chancelier ?

— Qui vivra, verra.

## États-Unis d'Amérique

Le pays de l'exploitation par excellence, la « meilleure des républiques » a son *krach* financier, krach qui ne pourra que se faire ressentir en Europe, et faire écrouler quelques-uns de ces princes de la ploutocratie qui ont remplacé les seigneurs féodaux et sont pires que ceux-ci dans leur exploitation des serfs de la propriété individuelle.

Ce krach, parmi les financiers américains, n'était rien moins qu'imprévu. Depuis deux ans déjà, les journaux socialistes américains prévoyaient que les folles spéculations nous amèneraient à un abîme dans lequel des victimes innombrables seraient jetées par ceux qui sont plus habiles dans cette « lutte pour l'existence » que nous offre la société avec son organisation actuelle.

Et les conséquences de tout cela, pour le prolétariat, pour la Révolution Sociale, demandera-t-on ? Eh ! Rien de plus simple. Une masse de ces petits capitalistes, dont le seul idéal est d'arriver à l'arrondissement de leurs capitaux et qui n'ont pas assez d'anathèmes à lancer contre les ouvriers « exigeants », sont rejetés d'un seul coup dans les rangs de ce prolétariat détesté, contre lequel ils ont toujours fait cause commune avec ceux qui, maintenant les croquent sans pitié, comme de véritables ogres.

Mais cet agrandissement de la phalange prolétarienne n'est qu'une minime conséquence encore ; il y en a d'autres bien plus graves.

D'abord l'occasion se présente de reconnaître toute la fumisterie de cette recommandation faite aux travailleurs : il faut faire des épargnes ! — Ah, ils les ont faites, ces épargnes, les ouvriers américains ; ils les ont faites à force d'indicibles privations et, les voilà englouties maintenant ces épargnes dans le *Scylla* du krach, après avoir cherché à éviter le *Charybde* de la vieillesse sans ressources. Pauvres naïfs, il n'y a que ces écueils-là dans notre société actuelle, il faut détruire l'organisation infâme de fond en comble pour arriver à cette sécurité de la vie que nous réclamons tous. Comprenez donc enfin la vérité toute entière.

L'absorption des petites fortunes par les grandes est inhérente au capitalisme ; inutile de dire de lutter contre cette loi fatale et inévitable de l'organisation actuelle. Il n'y a qu'un seul moyen, c'est d'abattre le vautour capitaliste.

Et, rien n'est plus propre à pénétrer la masse populaire de cette conviction, qu'une crise pareille. Car, ce n'est pas aux capitalistes de tout calibre que se borne son influence ; loin de là. Les capitaux, grands et petits, pétrifiés par le succès de leur propre activité, restent momentanément immobiles. Ceux qui disposent de l'argent le gardent pour ne pas le perdre dans le tourbillon ; ceux qui possedeut de bonnes actions ou d'autres valeurs non compromises, se gardent aussi de les vendre si la nécessité ne les y force pas, car il est naturel que chaque vente, dans les conditions actuelles de la crise, ne se fait qu'avec une grande perte et augmente la terreur générale. Donc, les flots d'argent qui se sont remués si longtemps, cessent tout-à-coup ; l'industrie s'en ressent aussi ; le marché meurt, les achats cessent, les ouvriers industriels perdent en partie leur ouvrage, ils doivent se contenter pour la plupart d'un travail de deux ou trois jours par semaine. Ceux qui ont fait ces fameuses épargnes et ne les ont pas perdues dans le krach, sont forcés de les manger pendant ce temps de cessation de mouvement industriel ou commercial.

*à suivre(*)*

# VARIÉTÉS

## PENSÉES D'UN PROLÉTAIRE

### L'Egalité de l'Enfance

*(Solution pacifique du problème du paupérisme : travail non couronné par le* CONCOURS PEREIRE*)*

### SECONDE PARTIE

VII

Le même auteur raconte cet exemple qu'il a choisi entre cent.

« Il y a quelques années, les agents du service des mœurs remarquèrent la persistance incroyable avec laquelle deux jeunes filles qui paraissaient *à peine sortir de l'enfance* provoquaient les passants à la débauche dans une des galeries du Palais-Royal. L'arrestation de ces deux jeunes filles amena la révélation d'un fait monstrueux. Toutes deux étaient logées chez un homme qui était le père de l'une d'entre elles et qui les forçait à se livrer à la prostitution, en les maltraitant lorsqu'elles ne rapportaient pas une assez forte somme ».

(D'HAUSSONVILLE.)

La fin de cette histoire est si horrible que je préfère jeter un voile dessus..... mais aussi elle suffit pour nous montrer une fois de plus combien souvent celles qui se vendent sont victimes de circonstances insurmontables.

Mais lui, l'acheteur de plaîsir, quelles excuses présentera-t-il pour pallier sa bestialité ? Comment un membre actif d'une grande nation qui a déclaré les droits de l'homme n'a-t-il pas encore la force morale pour compreendre qu'il commet une infamie, en achetant un être humain et de le forcer pendant une heure, une nuit à devenir le jouet de sa sensualité.

A quoi bon toute notre civilisation, si nous manquons encore de cette morale fondamentale ?

VIII

De quelque côté que nous nous envisagions la question du paupérisme, c'est toujours l'inégalité de l'enfance qui est la source de toutes nos misères : la misère, la pauvreté, les maladies, la criminalité, la prostituton, l'immoralité.... Tous ces fléaux sont la conséquence naturelle de cette inégalité ; tant qu'elle subsistera l'humanité ne peut espérer aucun progrès. Sans doute il y aura des génies, des hommes exceptionnels. mais le niveau de la masse s'abaissera. En comparant, même maintenant, notre moralité à celle des tribus sauvages, peu s'en faut que la leur ne soit supérieure à la nôtre.

Ce n'est qu'en instituant l'égalité de l'enfance que nous cesserons d'être routiniers et que nous inaugurerons la vraie civilisation. Ce n'est qu'alors que l'humanité aura le droit de s'écrier : nous voilà enfin sur la voie de la civilisation, le bonheur individuel, autant qu'il est au pouvoir de la société de l'assurer, est réalisé.....

FIN

(*)L'abondance de matière nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de cette correspondance ainsi qu'une autre sur l'Espagne.

## AVIS

*Nous rappelons aux dépositaires auxquels nous avons écris, que c'est le dernier envoi qui leur sera fait, si nous ne recevons pas de réponse de leur part.*

## PETITE CORRESPONDANCE

C. B. à Clermont-Ferrand — Avons reçu, Merci,

E. C. rue de Poissy à Paris — les deux numéros en question sont à votre disposition pour une huitaine de jours, ils vous seront envoyés la semaine prochaine.

J. H. à Necedah (Amérique) — Avez du recevoir une lettre en réponse à votre première carte. — A défaut d'autre mode de paiement envoyez en timbres-poste.

E. S. à Jersey-City. — Merci pour les adresses, nous leur écrivons de suite. Quand au journal en question, ses idées le rapprochant plus de la société bourgeoise que des nôtres nous ne pouvon pas le recommander comme anarchiste.

Groupe Communiste-Anarchiste de Milan — Ne connaissant absolument rien des deux individus dont il est question, nous ne pouvons insérer. Faites publier par la " Question Sociale " qui est mieux placée que nous pour cette chose-là. Nous reproduirons.

Aux groupes anarchistes de Bologne. — " Le Révolté " ne voulant avancer que les choses dont il est " absolument certain " a, malgré notre conviction personnelle qui est que le principal personnage de cette affaire est un " triste sire " évité d'en parler, nous ne voulons pas commencer à présent. Quant à l'autre, comme c'est la " Question Sociale " qui a lancé l'accusation, c'est à elle que vous devez adresser vos réclamations.

AUX JEUNES GENS
PAR P. KROPOTKINE
*2me Édition — Prix : 0,10 centimes.*

Genève. — Imprimerie Jurassienne, rue des Grottes.